Flaubert. Genèse et poétique du mythe. Sous la direction de PIERRE-MARC DE BIASI, ANNE HERSCHBERG PIERROT et BARBARA VINKEN. Paris, Éditions des archives contemporaines, « Références », Tome 2, 2017. Un vol de 185 p.

Réunissant les actes d'un colloque né d'une collaboration universitaire franco-allemande, cet ouvrage se situe dans le prolongement d'un premier volume intitulé *Flaubert et les pouvoirs du mythe*. Il s'attache à mettre au jour les liens encore peu explorés que le romancier a pu entretenir avec la mythographie et l'historiographie des religions qui émergent à son époque.

Ce renouveau épistémique, qui prend sa source en Allemagne, aboutit au XIXe siècle à une mise en cause des croyances culturelles et spirituelles qui fondaient jusqu'alors les sociétés traditionnelles. C'est donc avant tout comme outil d'analyse sociocritique que ces savoirs sur les mythes peuvent intéresser l'écrivain. Conçue majoritairement comme une « histoire morale des hommes de [s]a génération », l'œuvre de Flaubert enquête, scrute et examine ; à l'exemple des études mythographiques qui lui sont contemporaines, elle dénonce les idées reçues, démasque les impostures, traque les illusions. Mais c'est également comme vivier d'allégories et de symboles que le mythe attire Flaubert. De *La Tentation de Saint Antoine* à *Salammbô* en passant par *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, la fiction flaubertienne, sensiblement polyphonique, brille de mille feux mythologiques qui colorent l'œuvre du romancier d'une nette teinte fantastique s'épanouissant sous la surface réaliste.

Soucieux d'illustrer l'innutrition mythographique qui sous-tend la poétique et l'idéologie flaubertiennes, ce travail collectif propose, tout comme le premier volume, un développement fondé sur une structure tripartite, reposant sur trois dimensions principales du concept de mythe : tradition et textes fondateurs ; religion et pratiques culturelles ; littérature et intertextualité.

Dans la première partie, Philippe Dufour propose un tour d'horizon des théories mythographiques du XIXe siècle à travers l'étude de trois penseurs (Hegel, Creuzer et Renan), et de trois concepts (symboles, mythe et allégorie). Si l'auteur ne fait jamais explicitement mention de Flaubert dans son article, l'importance qu'il accorde au rôle de la littérature dans la refondation et la réinterprétation des mythes permet toutefois d'éclairer l'usage que le romancier souhaite en faire lorsqu'il cherche à congédier la rigidité de l'idée reçue au profit d'une féconde polysémie interprétative. Une fois ce socle théorique posé, l'ouvrage procède à un examen critique de la tradition mythologique judéo-chrétienne qui préside à l'écriture de *La Tentation de Saint Antoine*. Dagmar Stöferle s'appuie ainsi sur le personnage de la Reine de Saba, véritable allégorie de la *luxuria*, pour suggérer certaines affinités entre l'écriture flaubertienne et la culture hébraïque. Cordula Reichart tente de son côté de restituer le dialogue qui a pu selon elle s'instaurer entre Flaubert et saint Augustin au sujet de l'origine du mal, que tous deux attribuent principalement aux débordements de la *libido sciendi*. Si ces articles sont scientifiquement étayés par un recours fréquent aux sources mythologiques qui ont pu inspirer le romancier, on regrette toutefois qu'une place plus nette n'ait pas été faite au développement de preuves textuelles pour inscrire ce travail d'ordre exégétique dans le tissu de la prose flaubertienne.

Procédant à un élargissement de la définition stricte de la notion de mythe, l'ouvrage se consacre ensuite au traitement sociocritique de la religion dans l'œuvre de Flaubert. Les articles de cette deuxième partie font le constat d'une présence paradoxale, comme *in absentia*, des rites, des pratiques et des débats catholiques au sein des grands romans réalistes de l'écrivain agnostique. Adoptant une perspective historique, Déborah Boltz montre ainsi la réduction mondaine du spirituel opérée dans *L'Éducation sentimentale* : à la dévotion et à la mystique des personnages féminins initialement envisagées dans les brouillons, le romancier substitue le provocant artifice des cérémonies et des lieux de culte artificiels, vidés de toute substance religieuse. Grâce à une enquête génétique menée autour du chapitre IX de *Bouvard et Pécuchet*, Anne Herschberg Pierrot retrace quant à elle l'effacement progressif du débat entre historiens

et hommes de foi au sujet de l'affrontement entre science et religion suscité par la publication de *La Vie de Jésus* de Renan. Dans une société partiellement déchristianisée, où l'idée de sacrifice expiatoire chère à Joseph de Maistre n'est désormais plus recevable, Barbara Vinken s'appuie pour sa part sur les similitudes de *Madame Bovary* avec le schéma des tragédies antiques pour conclure à une impossible rédemption spirituelle et sociale de l'héroïne. Le monde selon Flaubert n'est dès lors plus gouverné que par le *diktat* de l'idée reçue, forme dégradée des croyances anciennes, qui vide la société de toute substance idéale pour ne plus chérir qu'une forme bourgeoise des fables et des légendes, proche de la définition barthienne des mythologies.

C'est donc du côté de la Littérature qu'il faut se tourner, comme nous y invite la troisième partie de l'ouvrage, pour trouver l'essence moderne et spirituelle du mythe selon Flaubert. Procédant à une lecture intertextuelle de l'œuvre du romancier, les articles se partagent entre deux types de comparaisons littéraires. On assiste d'abord à une confrontation de l'écrivain avec le canon fictionnel traditionnel. Procédant à un déchiffrement des allusions littéraires cachées au sein de l'*incipit* de *Madame Bovary*, Edi Zollinger met au jour la querelle qui s'est selon lui jouée entre Maxime Du Camp et Flaubert dans la description inaugurale de « Charbovari ». L'article de Renate Schlesier opère quant à lui un renversement de perspective : il ne s'agit plus de décrire l'écriture mythographique du romancier, mais d'exposer la façon dont Proust analyse lui-même le mythe du style flaubertien dans ses écrits théoriques. Œuvrant à l'enrichissement interprétatif des travaux de l'écrivain, ces lectures intertextuelles s'éloignent toutefois sensiblement de la problématique mythographique de l'ouvrage.

C'est donc surtout lorsqu'ils délaissent la littérature classique pour aller vers l'exploration des liens inédits que Flaubert a pu entretenir avec la littérature populaire de son temps que les articles offrent un véritable renouvellement herméneutique. Gesine Hindemith s'attache ainsi à retracer les conditions qui ont présidé chez le romancier réaliste à la composition du *Château des cœurs*, féérie fantastique qui porte la marque esthétique (du fait de sa structure-tableaux) et idéologique (par son pessimisme) de Flaubert. De son côté, Loïc Windels décèle au cœur de l'ébauche et du texte définitif de *Madame Bovary* plusieurs motifs de la littérature vampirique propres à faire de ce roman réaliste un héritier tardif, inavoué mais néanmoins avéré, du romantisme gothique.

C'est de cet article stimulant et convaincant qu'il nous semble possible de dégager la singularité de la conception flaubertienne du mythe : véritable « bovarysme collectif » (Alain De Lattre), celui-ci consiste pour le romancier en une « diffusion, dans les pratiques sociales d'un groupe ou d'une époque, de représentations littéraires et de pratiques relevant d'autres époques ou d'autres groupes ». Consommation, assimilation puis reproduction de schémas littéraires populaires, la mythologie moderne selon Flaubert est donc fondamentalement une forme de fiction faite réalité sociale.

Alternant lectures érudites, enquêtes génétiques minutieuses et comparaisons intertextuelles inédites, cet ouvrage collectif se distingue par la diversité et la richesse de ses approches critiques. Il s'adresse aussi bien au flaubertien averti qui souhaiterait approfondir sa connaissance des sources mythographiques auxquelles a puisé le romancier qu'au dix-neuvièmiste soucieux de découvrir les recherches qui œuvrent à l'élucidation critique des mythes et des croyances informant l'imaginaire d'un siècle acquis à la cause positiviste.

ANNE ORSET